



Par Pascal DHUICQ

La peur du loup à l'épreuve des faits (2ème partie) :

une éternelle question de culture

Nous avons vu dans un numéro précédent (*Gazette* 61) comment la peur du loup s'est installée au fil des âges. Mais en ce début du XXIème siècle, exploitant un obscurantisme atemporel, certains milieux influents réfutant toute cohabitation avec une telle « calamité », relayés par une presse à sensation, jouent encore de l'« empreinte » du loup dans l'inconscient collectif pour annoncer encore il y a peu sur la base des témoignages non vérifiés : « *Le loup s'en prend à l'homme !* »...

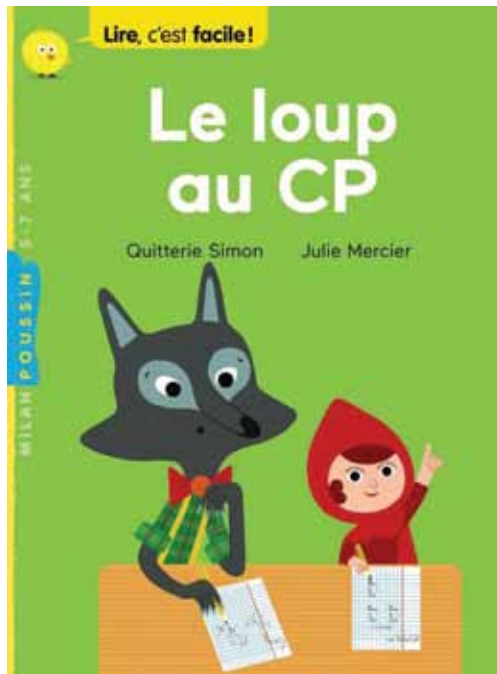
Comment tout cela a pu sembler plausible ?

L'antique crainte du loup, on l'a vu, a été attisée au fil des siècles par la peur viscérale envers un prédateur certes concurrent mais surtout dangereux. Les histoires d'enfants dévorés et de femmes écharpées ont laissé des traces indélébiles dans l'inconscient collectif.

En fait, malgré les allégations même écrites des actes de sépultures (archives des paroisses), aucun élément tangible à valeur de preuve scientifique à nos yeux contemporains n'étaye à *ce point* la version du loup mangeur d'hommes ou d'enfants. Bien des sévices consignés dans les dépositions mortuaires auraient pu être l'œuvre

macabre de sadiques maquillant leurs crimes et usant de l'incrédulité du commun des mortels pour désigner un « bouc-émissaire » idéal. Sur ce point, il n'y a pas lieu de penser que les « faits divers » aient été moins courants qu'à notre époque médiatique où elles sortent juste plus souvent au grand jour. Le fait que les victimes se comptent parmi les plus faibles (enfants et femmes) est un signe. Certes, comme tout prédateur, le loup choisit ses proies par facilité mais ce « tri » a pu paraître étrange. La coutume et les contes perpétuent pourtant l'existence de Garous (loups anthropophages et non hommes lupins) même non-enragés. Il y a incontestablement un faisceau convergent de réquisitions à charge (certains diraient : « Il n'y a pas de fumée sans feu ») mais bien peu de témoignages aujourd'hui incontestables à la lumière de ce que la zoologie moderne pourrait confirmer. Quoique la connaissance empirique et intuitive soit assurément un héritage respectable de nos aïeux, la science peine à étayer rétroactivement ces témoignages (1).

C'est pourquoi il est éminemment délicat de prendre parti à la lecture d'écrits anciens fussent-ils détaillés : l'amalgame maintenu ne serait-ce que dans le vocable, même de bonne foi entre représentations mythologiques ou religieuses et véritable savoir ancestral, a presque seul alimenté jusqu'à un passé récent (et même encore de nos jours



A gauche : «Le Loup au CP», un conte détourné où le loup veut apprendre le savoir... en avalant la maîtresse ! Le loup reste un mangeur de gens. La légende est tenace.

A droite : couverture d'une revue britannique de 1922 ; le conte de Perrault, qui trouve ses racines jusque dans le XVe siècle, a été largement adapté outre-manche et en Europe.

dans l'imaginaire de l'écrasante majorité de nos concitoyens) la peur du loup. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à quelques descriptions anciennes extravagantes (2). Si les mêmes dégâts étaient constatés de nos jours, il y a fort à parier que partisans d'un camp et d'un autre s'affronteraient en conjectures et arguments, les uns à charge, les autres à décharge et que s'affronteraient expertises et contre-expertises en vue de dénouer le vrai du faux. Des éléments de preuve matérielles de ces époques reculées, il ne reste parfois rien ou presque (3). Plus encore, si des prélèvements permettent depuis peu d'analyser des preuves exhumées ou des vestiges enfouis, rien ne subsiste en revanche plus du contexte humain et de l'état d'esprit du moment (4).

Qui peut, même parmi nous autres naturalistes ou zoologues amateurs, se targuer de n'avoir jamais joué au « Grand Méchant loup ».

Et pourtant, notre XXIe siècle, épris de nature et sensibilisé depuis à peine cinquante ans aux enjeux de l'environnement voudrait-il croire qu'il puisse être fait fi de plusieurs siècles de croyances obscurantistes à propos du loup ?

Mû par une volonté énergique, l'on voudrait se persuader qu'il serait possible de balayer en quelques décennies de pédagogie bien pensée – mais abstraite – des millénaires de

figurations populaires au demeurant parfois attachantes et si bien enracinées dans notre imaginaire ?

La tendance des dernières années est à présenter le loup sous un jour plus sympathique (ce que nous devons déjà pour partie à Monsieur De Lafontaine ou au médiéval Ysengrin débonnaire quoique souvent bêtement féroce ou stupide).

Et pourtant, qui peut, même parmi nous autres naturalistes ou zoologues amateurs, se targuer de n'avoir jamais joué au « Grand Méchant loup » ou de n'avoir jamais raconté des histoires de loups à faire peur, (à commencer par les Trois Petits Cochons) sans l'accompagner de quelques explications de texte à son jeune auditoire ? Parce que c'est bien là le propre d'une tradition que de se transmettre « telle-quelle », nous faisons le plus souvent par omission ou négligence l'économie de quelques mises au point. Ainsi, nous jouons le jeu, nous-mêmes, de la « Tradition ». Et cependant, c'est – nous le savons que trop bien – sous le prétexte de cette Tradition que bien des méfaits sont commis en matière de faune : « chasses » à la glu, à la passée, à la tourterelle, à l'ortolan, au Grand Tétrás, etc.

Gardons-nous donc bien de verser dans cette facilité et faisons la démarche d'une mise à plat. Les ouvrages présentant le loup sous un nouveau jour (son vrai jour), ne manquent plus désormais et FERUS ou ses partenaires comme l'ASPAS ne manquent jamais l'occasion d'une chronique bibliographique quand l'occasion se présente. 🐾

(1) La circonstance que les 'primes doubles' attribuées pour toute tête de loup mangeur d'hommes aient peu à peu disparu nous met la puce à l'oreille : au fil des siècles et d'une meilleure connaissance du loup, ces méfaits ont été de moins en moins avérés pour ne viser plus que de rares cas de loups enragés.

(2) Ainsi, la représentation du « Loup-cervier », tel que l'on a pour coutume de désigner le lynx était parfois aussi le nom donné aux loups s'attaquant au gibier comme son appellation le laisse entendre, ou bien encore comme loup féroce, tandis que le nom de lynx lui-même désignait encore parfois jusqu'au sortir du Moyen-âge, une bête mythologique ou imaginaire.

(3) L'« Affaire » de la Bête du Gévaudan est symptomatique : des centaines d'ouvrages ont été publiés à son sujet, chacun prétendant élucider enfin le mystère mais la vérité révélée est une vue de l'esprit : les preuves physiques sont parties avec la plupart des victimes et le temps a effacé les traces. Les hypothèses ne demeureront que des hypothèses.

(4) Ainsi, que penser des représentations lupines découvertes ici ou là parmi les milliers de peintures rupestres découvertes 15 000 à 34 000 ans après qu'elles aient été peintes ? Quelle place leur reconnaître dans ce bestiaire antédiluvien et dans l'esprit des artistes qui en furent les auteurs ou – choses encore différentes – dans le référentiel mental des groupes humains qui les accompagnaient ?